

RÉSIDENCE D'ÉCRIVAIN 2019

après Charles Robinson

et sur sa recommandation

Emmanuel Adely

après Emmanuel Adely

et sur sa recommandation

Arno Calleja

SOMMAIRE

- Page 3** Le Vent des Signes
- Page 4** Biographie Arno Calleja
Bibliographie Arno Calleja
- Page 5** Projet de résidence « Un titre simple »
- Page 7** Autres textes, notes et extraits
- Page 10** Contact

LE VENT DES SIGNES | LIEU DE FABRIQUE ARTISTIQUE

Le Vent des Signes est un espace d'expérimentation engagé, indocile, libre où faire résonner les écritures au-delà de toutes frontières artistiques. C'est un laboratoire qui - depuis 16 ans - accueille en résidence des artistes venus de tous les horizons. Valeria Giuga, Alain Béhar, Rita Cioffi, Sébastien Bournac, Marta Izquierdo Muñoz, Anna Vanneau, Claude Jeanmart, Deborah Walker, Michel Cloup, Loic Varanguien de Villepin, Lucie Patarozzi, Anne-James Chaton, Marc Sens, Mathilde Olivares, Jacky Mérit, Jean-Yves Évrard...

Elles et eux - corps, voix, images, musiques, textes - nous invitent à découvrir des esthétiques contemporaines du plateau ancrées dans la réalité d'une époque en désir de souffle et d'humanité plus vaste.

Depuis 2017, nous dédions des résidences spécifiques à des écrivains : Charles Robinson fût notre premier écrivain accueilli en résidence, nous développons depuis un partenariat suivi avec lui. Pour sa troisième venue consécutive, il partagera la co-direction artistique de l'événement Bessette 2019.

Il est de ceux qui aiment frotter leur langue à l'oreille des lecteurs, prolonger leurs écrits *hors le livre* dans des performances organiques de leurs dire. Objectif de ces performances ? Le partage intime de la littérature dans des corps à corps vibrants.

Notre deuxième écrivain accueilli en résidence sur sa recommandation fût Emmanuel Adely, ce mois de janvier 19... Bonheur d'ouvrir l'année avec lui !

Depuis 9 ans, nous organisons le festival FIMM[+], résolument curieux, résolument pluridisciplinaire. C'est un des temps forts du Vent des Signes autour des nouvelles écritures et leur friction avec les autres arts.

Un rendez-vous incontournable entre les publics et les artistes, la performance des explorations/recherches menées pendant les résidences au Vent des Signes et dans les lieux partenaires.

Continuer à être ce laboratoire ouvert sur les territoires et les pratiques artistiques contemporaines...

Continuer à être ce lieu d'accompagnement d'artistes/auteurs à différents stades de leurs projets...

Continuer à être ce lieu de résidences de recherche et d'expérimentation qui permet aux artistes/auteurs de disposer d'un cadre favorable pour engager, poursuivre des process de recherche et de création, et y associer le public sous une forme qui n'est pas forcément celle d'un spectacle abouti, participer au maillage du territoire autour de propositions singulières et exigeantes...

telle est l'ambition du Vent des Signes.

Biographie

Arno Calleja, né à Marseille, a étudié la philosophie et a commencé à publier en revues au début des années 2000. Il a longtemps travaillé à Marseille comme chargé de mission sociale auprès de personnes en grandes difficultés. Ses textes se caractérisent par une parole libre, déraillante, saisie avant toute censure et laissée à son auto-engendrement. S'alléger du poids du temps, recouvrer le flux du monde dans un flux langagier, voilà l'ambition de cette parole qui de toute pulsion fait texte.

Il co-dirige la revue "Muscle" avec Laura Vazquez.

Derniers ateliers d'écriture et Masterclass

- Janvier/avril 2019 - Ateliers d'écriture en collèges, avec la fondation [Le Labo des Histoires](#).
- Automne 2018 - Atelier d'écriture "écrire le rêve" CIPM, Marseille
- Printemps 2018 - Atelier d'écriture "le rêve", CIPM, Marseille
- Second trimestre 2017 - Atelier d'écriture et cours sur la Poésie contemporaine, Université de Lettres d'Aix en Provence
- Année scolaire 2017 - Atelier d'écriture hebdomadaire à l'Université du Temps Libre, Marseille.
- Décembre 2017 - Masterclass à la Head de Genève, Suisse

Bibliographie

Astropoèmes, avec Laura Vasquez, éd. L'Arbre à paroles (2018)

Tu ouvres les yeux tu vois le titre, éd. Nouvel Attila (2018)

La Performance, éd. Joca Seria (2012)

à la Bétonnière, éd. le Quartanier (2007)

Criture, éd. Inventaire/Invention (2006)

Projet *Un titre simple*

Arno Calleja

À Toulouse, au Vent des Signes, je souhaiterais travailler à l'écriture d'une série de courts textes, projet que j'ai débuté voilà quelques mois et qui s'appelle, pour l'instant, Un titre simple.

Ce sont des textes que j'aime écrire dehors, en marchant, dans le froid ou la chaleur, dans des états semi-modifiés, dans la fatigue, la migraine, l'euphorie, etc. Ce sont des textes qui viennent dans l'énergie, la joie, et une joie noire parfois, écrits vites et avec le minimum de repentir.

Je laisse la parole à l'auteur Antoine Hummel, qui a écrit quelques lignes sur ce projet Un titre simple :

Les textes d'Arno Calleja sont extrêmement simples : extrêmes en simplicité et donc pas spécialement faciles. Ils sont assez idiots : ils brassent, à même l'idiome, tout un matériel générique ("le poème", "la montagne", "le lac", "le soleil" etc.) qui constitue un immuable du monde un peu artificiellement disposé, comme des obstacles — plots ou bouées d'entraînement ; et dans la succession de ces brassées, ils dégagent une marge de produits ou de productions singuliers mais, à l'image de la dernière marchandise ou de la dernière mode, esseulés, à la fois sexy et d'usage incertain, presque immédiatement délaissés : "un dessin", "une douleur", "une page", "une foule". Ces productions sont spécifiquement anodines, c'est-à-dire aussi bien exemplaires du vaste genre — sorte de baudruche débonnaire chez Arno Calleja — des choses qu'on fait.

De leurs objets, ces textes donnent ce que la psychologie appelait, au tournant du 20e siècle, une "image générique", c'est-à-dire une "image formée par superposition d'images particulières avec effacement des différences spécifiques", et dont Bergson parle comme d'une tambouille préconceptuelle, une sorte de milieu perceptif et réflexif où toutes les propriétés sont également déterminantes pour établir les différences.

Les images génériques d'Arno Calleja convoquent un monde qui ne se choisit pas d'intrus dans la liste lac, chien, obsèque, dessin, couilles, poumon, page, plancton, et suivant dessin de couilles, page de plancton, lac de chien, obsèque de page, soleil.

Il n'y a pas d'intrus — ou tous sont des intrus — parce que tous sont connaissables sur le même mode, moins celui des phénomènes que celui des objets : on les rencontre, on s'y heurte. L'objet est un truc au-devant, il faut aller à sa rencontre pour le constituer tel. Il va donc falloir y aller.

Les objets de ces textes sont des occasions d'apprêtements, d'échauffements publics, de sautilllements sur le plongeur et autres mouvements gymniques qui produisent les gestes comme un spectacle, un exploit, une performance, et produisent leur public avec eux.

EXTRAIT « UN TITRE SIMPLE »

Je vais faire un poème qui tombe.
Au début il tient. C'est à la fin qu'il tombe. C'est normal.

Au début le poème il a un renard dans la gorge. Ensuite le poème il a un loup dans le ventre. Ensuite des fourmis dans les couilles et des hirondelles dans les ovaires. Le poème. Il avance un moment avec toute sa faune. Puis il arrive face à la montagne. Là, les uns s'enfuient, les autres s'envolent. C'est là qu'il tombe, face à la montagne.

Maintenant je vais dire le récit de la domestication.
Au début il n'y avait que des loups. Ils se déplacent en meute. Il y a un chef de meute, il décide. Un jour arrivent les hommes. Ils encerclent la meute. Avec des pierres des bâtons les hommes tuent le chef de meute, et ne gardent que les plus petits. Les petits sont nourris au lait de femmes. En grandissant ils ne sont plus des loups. Ils deviennent des chiens.

Voilà, c'était le récit de la domestication.

C'est un vrai récit qui n'est pas un poème. Je vous l'ai dit.

Je vais faire une page mais pas une vraie littérature. Juste un bruit sur ton crâne, sur ta foule. Un gros bruit de pluie, de salive, d'humeurs, tout ce qui coule.

Je vais faire une page sans ombre, qui coule. Après il ne faut pas s'en approcher. Personne personne. À part toi. Je vais faire une page que personne la boive. C'est ta rivière maintenant. Que personne y mette son bec ses pattes.

Je vais faire une foule qui te fera un bruit au crâne, un gros boucan de tonnerre. Un grand moulin qui claque. Un réel qui tourne.

Je vais faire et ce sera réel.

Je vais faire une grosse douleur qui t'emplira le poumon. Une grosse douleur de gros bruit de page. Et pas le petit bruit d'une vraie littérature, non, juste le gros bruit de pluie d'une page sans rien.

Je vais faire une page comme on fait une montagne. Comme on perd son enfant dans le lac. On ne fait pas une montagne, en vrai. Mais on perd son enfant dans le lac, en vrai.

Je vais faire la page comme la montagne est sortie de terre. Comme elle s'est faite elle-même. Très lentement. Je vais faire une très lentement page.

Je vais écouter la maladie parlante jusqu'à ce qu'elle démoule sa forme à la page. Lentement qu'elle éclore. Je vais appeler les morts et ils vont venir et ils vont refaire le sang humain à partir. Je ne vais rien dire. Je vais me déshabiller avec les morts et ils vont me refaire le sang à partir de ce qu'ils ont vu dans la mort. Et je nagerai

ARNO CALLEJA

Autres textes, notes et extraits

A propos de *Tu ouvres les yeux tu vois le titre*

Le Nouvel Attila, mars 2018

Tu ouvres les yeux tu vois le titre est tout d'abord formellement un bel ouvrage, conçu par Matthieu Becker. Le livre apparaît comme une gravure dont le bleu vient renforcer l'aspect onirique que le titre laisse présager. Pareil à un rêve éveillé, nous débutons la lecture de ce texte et se dévoile toute l'inventivité de la langue d'Arno Calleja.

Se déploient alors sept chapitres et donc sept histoires où des êtres sont confrontés à un élément ou un événement qui va les mettre en action. Chaque histoire a une part d'irréalité qui ne surprend qu'à peine. Elles se relient entre elles par des récurrences, par exemple un film d'Eustache que l'on va voir, un peintre mais également la mort qui frappe pour qu'ensuite les personnages se métamorphosent. Que ce soit des enfants, des hommes ou des femmes, chacun accomplit une action qui va les bouleverser et nous conduire avec eux dans un cheminement plus ou mieux sinueux.

Arno Calleja écrit tel un peintre qui reproduirait une scène sans y ajouter de fioritures. Dans la notice biographique, il est dit que l'auteur s'est tatoué sur le bras « je déteste les adjectifs ». Vrai ou pas, ça dit quelque chose de son style, sans excès si ce n'est avec la liberté où le mène la phrase. Vous n'y trouverez pas de métaphores ou de figures stylistiques ampoulées que l'on retrouve dans la littérature paresseuse que dénonce Eric Chevillard dans son livre paru à la rentrée. (Adrien Meignan)

Et sur l'émission Paludes de Radio Campus à Lille

<http://blog.paludes.fr/public/Radio2018/Calleja-TuOuvresLesYeuxTuVoisLeTitre-Critique.mp3>

EXTRAIT *Tu ouvres les yeux tu vois le titre*

(...) C'est une fille, plus belle que les autres. Après ses études elle devient infirmière. Un soir, elle rentre chez elle mais en route change d'avis, s'arrête devant un bar, qui ferme presque. Elle rentre. C'est là que je lui ai parlé, qu'on se rencontre.

À l'époque j'étais sourd d'une oreille. Je regardais souvent les gens sans comprendre. Maintenant j'ai été appareillé. On boit, on parle de choses, puis la fille m'emmène chez elle. Dans sa désinvolture quelque chose clochait. Elle était trop belle pour m'avoir choisi.

Arrivés chez elle on s'allonge. Elle me caressait le visage, comme si j'étais son père mourant. Elle parlait bas pour elle-même. Elle avait quelque chose de désespérément déplacé. Mais quelque part, en elle, je me reconnaissais.

Ensuite on a dormi. Au réveil elle n'était plus là. De mot, il n'y en avait pas. Je suis resté un moment dans l'appartement. Je regardais dans sa bibliothèque les auteurs morts qu'elle lisait. Puis j'ai voulu partir. Là j'ai remarqué, à la porte, que j'étais enfermé. Par les fenêtres je ne pouvais appeler personne. Je suis resté longtemps dans le placard, je respirais ses vêtements. J'ai dormi encore, puis le téléphone a sonné. J'ai décroché, c'était sa mère. On a parlé. (...)

ASTROPOEMES, ed de l'Arbre à Paroles, 2018

Les Astropoèmes sont des cartes pour le monde présent. Si vous vous y glissez, vous apprendrez des choses sur votre fonctionnement et votre environnement. Sur votre intimité. Vous n'oublierez plus de mettre le cadavre dans la poubelle verte. Vous saurez que si vous pleurez, il est préférable de le faire sous la douche, ou au-dessus du lave-vaisselle. En fait, vous aurez le sentiment de vous rapprocher de vous. Vous saurez comment déjouer les pièges que vous vous tendez à vous-même, et ceux que l'on vous tend. Vous n'aurez plus peur et, par-dessus tout, vos journées seront de plus en plus claires. Limpides. Car dans ces horoscopes élevés au rang de haïkus insolites, vous reprendrez contact avec la magie primitive, celle des mots qui s'écrivent dans un élan farceur, celle de l'imagination débridée et du pouvoir performatif de la parole. Au pays de Vazquez et de Calleja, il n'y a pas de poésie sans jeu et sans joie. Et si on s'en souvenait pour les mondes à venir?

EXTRAIT

VERSEAU

Amour / L'amour a fait son temps. Passez à la sexualité.
L'animal en vous veut mourir.

Travail / Depuis 4 milliards de siècles, des points blancs peuplent l'espace
Vous n'y pouvez rien
Ils n'y peuvent rien
Mais vous pourriez être plus agréable avec les inconnus
C'est un monde bizarre
Vous aussi vous avez le démon
Les gens se vident doucement
Faites des nœuds
Sinon on n'entend pas ce que vous dites

Santé / Une grossesse nerveuse amène aussi son lot de cadeaux.
Laissez croître votre anxiété.

LA PERFORMANCE, ed Joca Seria, 2012

Trouver une respiration paradoxale dans le flot tumultueux de la langue du monologue.

Il n'y a ici nulle morosité complaisante : si les épisodes dépressifs et la neurasthénie habitent les protagonistes forcenés de ce texte hanté, les réminiscences et les errances de leurs circonvolutions cérébrales convoquent néanmoins en permanence tout le joyeux et le bizarre de la langue – sans pourtant ni machines à coudre ni tables de dissection -, qu'il s'agisse de se remémorer une possible rencontre rurale d'enfance avec des extra-terrestres, de spéculer sur l'intérêt sexuel des cailloux (« Eh quoi ! Tout est sensible ! » diraient sans doute Pythagore et Baudelaire), de laisser s'échapper, littéralement, des propos intérieurs de café du commerce ou de vaguement honteuses affirmations boboïsantes, de considérer sérieusement la nécessité pour les hommes de pisser enfin assis – et de prendre leur part au nettoyage des lunettes jusqu'alors lésées -, de passer en revue les lieux acceptables de furtive amour occasionnelle, de disserter sur l'impossibilité de raconter la descente dans le calme des escaliers du World Trade Center le 11 septembre 2001, ou même de réagir, chacun de son côté et sans communiquer, à la « fameuse performance du 20 septembre 2009 à Marseille ». La langue emporte tout, rachète tout, sauve tout. Potentiellement. Et le texte authentiquement performatif d'Arno Calleja en apporte la preuve exceptionnelle en à peine 100 pages.

A LA BÉTONNIÈRE, Éditions Le Quartanier, 2007

la beauté monte et elle tourne dans légen et la beauté dégen est dans le corps dégen la beauté est dans le parler disent légen la beauté est dans les gestes de creusement de creuser la beauté est de creuser à la truelle sa propre rigole et légen creusent à la truelle légen creusent une rigole pour voir s'écouler la beauté car légen disent que la beauté est de voir le monde s'écouler dans la rigole du chantier la beauté est dans le parler séparé dégen et chacun creuse sa rigole et ça toumonde i le sait que la beauté s'élève la beauté s'élève dans le gosier et sort la beauté sort du parler disent légen et ça les filles et les garçons le savent bien car bien avant de sortir de naissance les filles et les garçons savent que la beauté est de vomir son parler dans la bétonnière de l'autre et alors la beauté tourne elle tourne dans le corps de l'autre disent les filles et la beauté se réalise dans le désir qui est désir de corps qui est désir de langue disent les garçons et il serait plus conforme dit l'enfant il serait plus conforme à la réalisation du désir d'être délivré de la différence des sexes et il serait plus conforme à la réalisation du désir d'être délié de son sexe

CONTACT

Anne Lefèvre
Théâtre Le Vent des Signes
6 impasse Varsovie
31300 Toulouse

06 08 33 57 47

contact@leventdessignes.com
leventdessignes.fr